

MARTA SUKIENNICKA

Université Adam Mickiewicz

Destin et desseins du vivant dans *Les Fossiles* de Louis Bouilhet

De Louis Bouilhet (1821-1869), on étudie surtout la correspondance avec Gustave Flaubert, son ami d'enfance, son mentor et même son *alter ego* littéraire¹. Les deux hommes se ressemblaient à la fois au niveau le plus simple mais le plus troublant de physiologie (à tel point que l'on confondait souvent leurs portraits respectifs²), et au niveau des convictions esthétiques – notamment celles de l'art pur, de l'impersonnalité de l'écrivain et de « la science comme modèle esthétique à opposer au romantisme »³. On connaît l'importance de l'échange épistolaire entre ces deux écrivains – dans ses lettres à Bouilhet, Flaubert discute les scénarios de ses romans, développe des questions de style et se plaint de son impuissance, tout

1 L'article s'inscrit dans le cadre du projet financé par le Centre National de la Recherche Scientifique (Narodowe Centrum Nauki) dont le numéro de référence est UMO-2022/45/B/HS2/00485.

2 Stéphanie Dord-Crouslé parle même de leur « gémellité » et rapporte que, selon les témoignages d'époque, « [o]n ne distingue guère les deux amis qu'à la forme du lobe de l'oreille, arrondi chez Flaubert, rattaché à la mâchoire chez Bouilhet ». S. Dord-Crouslé, « La correspondance entre Bouilhet et Flaubert, à partir de *L'Éducation sentimentale* – et au-delà... », [dans :] V. Guignery (dir.), *Crossed Correspondences : Writers as Readers and Critics of their Peers*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2016, § 4-5.

3 Voir G. Séginger, « Louis Bouilhet et Flaubert : l'invention d'une nouvelle poésie scientifique », [dans :] M. Louâpre, H. Marchal, M. Pierssens (dir.), *La Poésie scientifique, de la gloire au déclin*, ouvrage électronique, mis en ligne en janvier 2014 sur le site *Épistémocritique*, p. 361.

en demandant de l'aide pour la correction de ses manuscrits⁴. En échangeant avec d'autres destinataires, Flaubert commente aussi l'écriture de son ami. Dans une lettre à Louise Colet du 6 avril 1853, il loue le nouveau type d'imaginaire littéraire exploité par Bouilhet dans le poème *Les Fossiles* (1854), qui lui est dédié : « je crois *Les Fossiles* de B[ouilhet] une chose très forte. Il marche dans les voies de la poésie de l'avenir. La littérature prendra de plus en plus les allures de la science ; elle sera surtout exposante, ce qui ne veut pas dire didactique. Il faut faire des tableaux, montrer la nature telle qu'elle est, mais des tableaux complets, peindre le dessous et le dessus »⁵.

La notion de « littérature exposante », capitale dans la poétique flaubertienne, a récemment été investiguée par Gisèle Séginger qui la définit comme un rapprochement avec la méthode scientifique : toutes deux doivent montrer la nature de manière objective, impersonnelle, « avec absence d'idée morale »⁶ qui guiderait la représentation littéraire. Outre cet idéal de style, la science a fourni à Bouilhet le sujet de son poème, à savoir l'évolution du vivant, son histoire et son destin, que l'auteur a saisis dans une poétique visionnaire, sans asservir son œuvre à un but étroitement didactique. En effet, plutôt que de vulgariser les savoirs biologiques de son époque, Bouilhet a travaillé à les ajuster et les incorporer à une rêverie poétique

4 Stéphanie Dord-Crouslé considère leur correspondance comme « le lieu où se poursuit le processus maïeutique qui fait de chacun le patient et respectueux accoucheur de la pensée de l'autre ». S. Dord-Crouslé, « La correspondance entre Bouilhet et Flaubert... », *op. cit.*, § 4.
5 G. Flaubert, « Lettre à Louise Colet » du 5 avril 1853, [dans :] *Idem, Correspondance*, Paris, Louis Conard, 1928, t. 3, p. 158. C'est moi qui souligne.

6 En italique dans le texte. Cette citation de la correspondance de Flaubert (lettre à Louise Colet du 12 octobre 1853) est rapportée par G. Séginger, « Flaubert : des savoirs du vivant à la pensée en style », [dans :] *Arts et savoirs*, 2020, n° 14, § 9.

dans laquelle se mêlent diverses conceptions scientifiques souvent désuètes et discordantes. Outre la référence, bien identifiée par la critique, à Cuvier et sa théorie des révolutions du globe, *Les Fossiles* mobilisent un autre concept scientifique, à l'opposé du fixisme cuviérien, à savoir la palingénésie de Charles Bonnet. De fait, si Cuvier a permis au poète de penser la préhistoire du monde, c'est l'œuvre de Bonnet qui lui a servi de source d'inspiration pour imaginer les futurs destins de l'humanité. Le brassage des diverses théories, irréconciliables dans le domaine des sciences, s'est avéré particulièrement fécond dans le domaine de la création poétique visant à embrasser le passé et l'avenir du vivant.

Interroger l'origine du monde en philosophe et en homme de science

La critique s'accorde pour dire que le titre du poème rend hommage à Georges Cuvier et la paléontologie⁷, science des fossiles, mais, contrairement à ce que l'on pourrait attendre, l'œuvre se détache du genre connu de la cosmogonie, qui retrace l'origine et l'histoire du monde : celui-ci existe bel et bien dès le premier vers des *Fossiles*⁸. De fait, la grande question métaphysique de Leibniz que reprendra plus tard

⁷ Dans son *Discours sur les révolutions du globe*, Cuvier note que « c'est aux fossiles seuls qu'est due la naissance de la théorie de la terre ; [...] sans eux, l'on n'aurait peut-être jamais songé qu'il y ait eu dans la formation du globe des époques successives [...] ». G. Cuvier, « Discours sur les révolutions du globe et sur les changemens qu'elles ont produits dans le règne animal », [dans :] *Idem, Recherches sur les ossemens fossiles*, Paris, Chez G. Dufour et E. D'Ocagne, 1825, p. 29.

⁸ « Un air humide et lourd enveloppe le monde ». L. Bouilhet, « Les Fossiles », [dans :] *Idem, Poésies. Festons et astragales*, Paris, Librairie nouvelle, 1859, p. 219. Désormais, l'abréviation LF suivie du numéro de la page citée renverra à cette édition du poème.

Heidegger, « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? », n'est pas posée dans le poème, comme si cette énigme de l'être ne relevait plus de la compétence du poète en cette deuxième moitié du XIX^e siècle désenchanté et positiviste. Au lieu de demander les causes efficientes ou finales de l'univers, on questionne désormais son organisation et son histoire. Cet abandon de la métaphysique au profit de la science est montré dans *Bouvard et Pécuchet* (1881), roman qui, selon Stéphanie Dord-Crouslé, doit beaucoup aux discussions entre Bouilhet et Flaubert eux-mêmes⁹. En effet, les protagonistes flaubertiens se demandent en contemplant les étoiles et en réfléchissant à l'origine du monde :

- « Quel est le but de tout cela ? »
- « Peut-être qu'il n'y a pas de but ? »
- « Cependant ! » Et Pécuchet répéta deux ou trois fois « cependant » sans trouver rien de plus à dire. – « N'importe ! Je voudrais bien savoir comment l'univers s'est fait ! ».¹⁰

Ayant renoncé à sonder métaphysiquement la finalité de l'existence du monde (« Quel est le but de tout cela ? »), Bouvard et Pécuchet, toujours avides de savoir, se tournent vers la paléontologie pour trouver une réponse à la question sur le « comment ? » de l'univers, c'est-à-dire sur sa préhistoire. Lors de la lecture du *Discours sur les révolutions du globe*, ouvrage le plus célèbre de Cuvier, ce sont toutefois les images inspirées de Bouilhet qui défilent devant leurs yeux¹¹.

9 S. Dord-Crouslé, « La correspondance entre Bouilhet et Flaubert... », *op. cit.*, § 27-34.

10 G. Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, P.-M. de Biasi (éd. critique), Paris, Le Livre de poche, 1999, p. 124. C'est moi qui souligne.

11 *Ibidem*, p. 127. Comme l'explique Gisèle Séginger, « [l]e premier tableau de Flaubert dans sa féerie à la Cuvier – le monde avant la vie – est une réécriture de ces débuts d'un monde silencieux dans la première partie du poème de Louis Bouilhet [...]. [Celui-ci] est mort en 1869 et la réécriture de Cuvier dans *Bouvard et Pécuchet* est une sorte

De fait, la réinterprétation littéraire du savoir proposée dans *Les Fossiles* a été tellement séduisante pour les deux protagonistes flaubertiens qu'elle s'est surimprimée sur le texte scientifique en déformant au passage son contenu épistémique. Il reste à comprendre ce que le poème de Bouilhet doit à la théorie de Cuvier et en quoi il la dépasse.

Métamorphoses de la matière

Dans *Les Fossiles*, le poète a su s'approprier le sujet de la préhistoire qui fascinait les savants et les vulgarisateurs de son temps, et le transformer – l'un des premiers¹² – en un thème littéraire. Adoptant l'esthétique du « tableau » vantée par Flaubert, Bouilhet ouvre son poème par une description du monde encore muet, sublime dans son silence qui signifie l'absence de vie :

Un air humide et lourd enveloppe le monde ;
Aux bords de l'horizon, comme des caps dans l'onde,
Les nuages rayés s'allongent lentement,
Et le soleil, immense au fond du firmament,
Heurtant au brouillard gris sa lueur inégale,
Sur le globe muet penche son disque pâle. (*LF*, 219)¹³

de tombeau secret à l'ami disparu ». G. Séginger, « La réécriture de Cuvier : la création du monde entre savoir et féerie », [dans :] *Revue Flaubert*, 2013, n° 13, § 18.

¹² Les historiens de littérature considèrent que le genre de la fiction préhistorique naît avec la parution du récit *Paris avant les hommes* (1^{re} version en 1834 ; 2^e, plus longue, en 1861) de Pierre Boitard. Dans le domaine de la poésie, le genre préhistorique est exploré notamment par Edmond Emerich dans *La Création du globe terrestre* (1860) et par Ernest Cotty dans *Antédiluviana, poème géologique* (1875). On voit donc le caractère précurseur de l'entreprise de Bouilhet. Pour situer son œuvre parmi d'autres poèmes préhistoriques, voir Y. Ringuedé, « *Antédiluviana, poème géologique*, Ernest Cotty, 1875 », [dans :] *Arts et Savoirs*, 2019, n° 12.

¹³ C'est moi qui souligne.

Le poème rend compte d'infinies métamorphoses des quatre éléments (l'air, l'eau, le feu, la terre) évoqués dans l'incipit, ainsi que de l'apparition et des transformations du vivant qui ne cesse d'évoluer, y compris vers la mort, parce que la loi du dépassement – différente pourtant de celle de l'anéantissement – est inscrite au cœur même de la logique du vivant. Bouilhet fait reposer son récit poétique sur l'idée selon laquelle le principe de vie est indestructible, pendant que la création ébauche continuellement de nouvelles formes d'organismes qui périssent et deviennent terreau pour les nouvelles espèces¹⁴ – et cela, à l'infini. Voici le crédo matérialiste de Bouilhet, dans lequel on peut discerner des échos de la philosophie héraclitienne :

Toute forme s'en va, rien ne périt, les choses
Sont comme un sable mou, sous le reflux des causes ;
La matière mobile, en proie au changement,
Dans l'espace infini flotte éternellement.
La mort est un sommeil, où, par des lois profondes,
L'être jaillit plus beau du fumier des vieux mondes ! (LF, 241)

En supposant une idée de création qui ne cesse d'évoluer vers un plus grand perfectionnement, Bouilhet s'éloigne sensiblement de la théorie fixiste de Cuvier qui dans son *Discours sur les révolutions du globe* postulait l'invariabilité des espèces – même à travers les catastrophes locales ou planétaires menant à l'extinction de certaines espèces. Dans son poème, Bouilhet garde la structure narrative des grandes catastrophes marquant les étapes du développement de la vie sur Terre, mais il l'investit d'une pensée palingénésique qui repose sur l'idée de métamorphose des

¹⁴ G. Séginger y voit une trace de la philosophie du marquis de Sade (G. Séginger, « Louis Bouilhet et Flaubert... », *op. cit.*, p. 363). Nous allons le voir, ce n'est pas la seule source d'inspiration possible de Bouilhet.

espèces au fil du temps¹⁵. Élaborée encore au XVIII^e siècle par le naturaliste suisse Charles Bonnet, la théorie de la palingénésie – bien que condamnée par Cuvier et la science institutionnelle – continuait d’inspirer les écrivains tout au long du XIX^e siècle¹⁶ parce qu’elle leur permettait d’imaginer non seulement « l’état passé » mais également « l’état futur des êtres vivans »¹⁷.

Échelle des êtres et palingénésie

Dans sa *Palingénésie philosophique*, Charles Bonnet postule l’existence d’une échelle évolutive du vivant (*scala naturae*) dans laquelle chaque espèce aspire à des formes et des compétences plus sophistiquées. Il s’avère que c’est cette loi de perfectibilité universelle qui est inscrite dans la nature chez Bouilhet :

Tout monte ainsi, tout marche au but mystérieux,
Et ce néant d’un jour, qui s’étale à nos yeux,
N’est que la chrysalide, aux invisibles trames,
D’où sortiront demain les ailes et les âmes ! (*LF*, 241)

Dans ce passage, plutôt qu’une profession de foi cuviériste, on discerne des éléments appartenant à la philosophie palingénésique du type bonnétien : premièrement, l’idée de l’échelle des êtres sur laquelle « tout monte », c’est-à-dire tout progresse (or, nous

15 Étymologiquement, *palingénésie* signifie *renaissance* ou *renouvellement* après une catastrophe. Sur le sens naturaliste du terme dans la pensée de Bonnet, cf. L. Dupray, « L’idée de chaîne des êtres, de Leibniz à Charles Bonnet », [dans :] *Dix-huitième siècle*, 2011, n° 43, p. 617-637.

16 Sur ce sujet, voir le chapitre 3 de l’ouvrage de J. Azoulai, C. Husti, M. Sukiennicka, *Geneza i palingeneza życia w dziewiętnastowiecznej nauce i literaturze*, Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM, 2022.

17 Cette citation provient du titre même de l’ouvrage de C. Bonnet, *La Palingénésie philosophique, ou Idées sur l’état passé et sur l’état futur des êtres vivans*, Genève, Claude Philibert & Barthelemi Chirol, 1769.

l'avons rappelé, Cuvier est un partisan farouche du fixisme selon lequel rien ne bouge) ; deuxièmement, le finalisme selon lequel « tout marche au but mystérieux » (or, pour Cuvier, l'homme est le *nec plus ultra* de la création divine¹⁸) ; troisièmement, la présence de la métaphore bonnétienne¹⁹ de la chrysalide enfermant les formes futures des êtres qui se verront dotés d'« ailes » et d'« âmes ». Dans ce poème, qui exploite l'imaginaire métamorphique de la palingénésie, se dessine ainsi la promesse d'une nature perfectionnée et spiritualisée – puisque chaque être développera en lui une âme sensible et consciente. Ce sujet fut par ailleurs très cher au naturaliste suisse qui prévoyait, par exemple, que les animaux et les plantes acquerront lors de la prochaine palingénésie de nouvelles facultés – motrices et sensibles pour les plantes, intellectuelles pour les animaux²⁰.

18 Remarquons en passant que, chez Bouilhet, il s'agit d'un finalisme paradoxal parce que sans fin, c'est-à-dire sans cause finale. Comme nous allons le voir, le mouvement de la vie ne s'arrête jamais, aucune forme du vivant n'est définitive. Ce finalisme sans fin n'aurait pas été renié par le Flaubert de la deuxième version de *La Tentation de saint Antoine* dans laquelle le romancier déifie le principe générateur de vie. Voir J. Azoulay, « Geneza życia : samoródtwo w dziewiętnastym wieku », [dans :] J. Azoulay, C. Husty, M. Sukiennicka, *Geneza i palingeneza życia*, op. cit., p. 38-40. G. Séginger a également noté que « Flaubert, lecteur de Spinoza et de Lucrèce, se représente très tôt un monde sans origine et sans finalité ». G. Séginger, « La réécriture de Cuvier : la création du monde entre savoir et féerie », op. cit., § 4.

19 Bonnet utilise plusieurs fois cette métaphore. En voici un exemple : « Notre monde a été apparemment sous Forme de Ver ou de Chenille ; il est à présent sous celle de Chrysalide ; la dernière révolution lui fera revêtir celle du Papillon ». C. Bonnet, *La Palingénésie philosophique*, op. cit., t. 1, p. 262. Selon Michel Pierssens, les métaphores sont les « agents de transfert » épistémologique les plus courants entre les sciences et la littérature. M. Pierssens, *Savoirs à l'œuvre. Essai d'épistémocritique*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1991, p. 9.

20 Voir C. Bonnet, *La Palingénésie philosophique*, op. cit., t. 1, p. 204, 225.

Si pour Bonnet la place de l'homme sur cette échelle évolutive des êtres n'était pas donnée une fois pour toutes, ceci n'avait pour autant rien de dégradant. Selon le naturaliste suisse, l'homme, tout imparfait qu'il est aujourd'hui, a toujours la possibilité de progresser, et il le fera, puisque tels sont les desseins de Dieu²¹. Or, Bouilhet tire de tout autres conclusions de cette promesse de perfectibilité future. Sur l'échelle des êtres telle qu'elle se dessine sur les pages des *Fossiles*, l'homme, qualifié d'emblée de « germe fatal » (*LF*, 242), n'est certes qu'une étape de la création, mais faible et ridicule. Il n'est plus le couronnement de la création²². En ce sens, le poème de Bouilhet appartient à l'avant-garde de la pensée non-anthropocentrée dont l'importance s'accroîtra au cours du siècle sous l'impulsion des découvertes de la biologie évolutionniste, posant déjà un démenti à la « thèse de l'exception humaine »²³. En l'occurrence, le poète dans son récit ébranle la croyance en la noblesse et la pérennité de la civilisation humaine. Certes, depuis la caverne dans laquelle s'abritait l'homme primitif, peureux et démuné (*LF*, 242), l'humanité a progressé :

21 *Ibid.*, t. 1, p. 260-261.

22 En ceci, Bouilhet diffère des autres auteurs de poèmes préhistoriques. À ce sujet, Y. Ringuedé observe que, dans le poème *Antediluviana* d'Ernest Cotty, les animaux fossiles sont traités « comme de simples essais, des esquisses sur lesquels se serait exercé Dieu avant de créer l'homme parfait. Le poème s'ouvre ainsi sur l'"ébauche" et l'"embryon" que constituent les premiers êtres pour se clore de manière héroïque sur la description et l'évolution à travers les âges de "l'œuvre culminante" que représente l'homme. S'il y a une évolution dans ce poème, elle est associée à une forme de rature, d'épanorthose biologique pratiquée de manière répétée par Dieu dans le temps long de l'histoire de la vie. L'animal fossile est une étude préparatoire » (*op. cit.* § 17). Bouilhet renonce à cette forme d'anthropocentrisme chrétien.

23 Sur cette notion, voir J.-M. Schaeffer, *La Fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard, 2007.

elle « bâtit sa tente en marbre et ses dieux en airain » (*LF*, 244), invente la poudre, le paratonnerre et le télégraphe (*LF*, 251), déchire le voile pour découvrir les mystères de la Nature (*LF*, 251), mais ceci paraît bien insignifiant face à la puissance de la nature. Les progrès industriels et scientifiques ne changent rien au destin de l'humanité : elle est une espèce passagère, vouée à disparaître au fil des siècles – donc, à devenir elle-même une espèce fossile. Cette prophétie s'énonce à travers des vers pleins d'ironie et de sarcasmes à l'adresse de celui qui se croyait le maître du monde :

Il fut libre, il fut maître ! O misère ! ô démençe !
 Cercle mystérieux qui toujours recommence !
 Voilà que, maintenant, vieillard au front pâli,
 Dans la satiété de son œuvre accompli,
 Ployé sous le fardeau de ses six mille années,
 Il s'arrête, inquiet, au bord des destinées !... [...]

Déjà, sentant le jour de ses convulsions,
 Le vieux chaos mugit sous les créations ;
 La nature en travail écume dans sa chaîne,
 Et le vent inconnu qui souffle de la plaine,
 Comme ce cri d'adieu que l'Égypte rêva,
 Passe sur les cités, disant : « L'homme s'en va ». (*LF*, 252-253)

Après la fin de l'homme

Le dernier chant du poème s'ouvre sur une vision du destin du vivant après la disparition de l'homme. La Terre s'est renouvelée après qu'un déluge universel a anéanti toutes les espèces. Dans cette évocation du déluge, on peut identifier une allusion intertextuelle à la théorie de Cuvier – au XIX^e siècle, il est le partisan le plus célèbre de la thèse des déluges cycliques qui révolutionnent la surface du globe – mais, en vérité, la même hypothèse a déjà été envisagée par Charles Bonnet lorsqu'il cherchait les causes possibles

de palingénésie, soit passée, soit future²⁴. Quoi qu'il en soit, Bouilhet s'appuie sur cette théorie du déluge pour imaginer une nouvelle création du vivant. Un monde meilleur est en germe sous les débris de l'ancien. Toute la nature se pare de ses plus belles et bizarres splendeurs, comme si c'était pour se moquer de l'homme et de son désir de ce qui fut autrefois rare et constituait la richesse tant recherchée :

Sur le monde enivré glisse une haleine chaude ;
On dirait qu'on entend, au réveil matinal,
Quand les bois font vibrer leurs feuilles d'émeraude,
Sonner joyeusement des notes de cristal.

L'escarboucle flamboie aux crêtes des collines,
De rubis empourprés les vallons sont couverts !
La brise, en balayant le sable des ravines,
D'or et de diamants poudre les gazons verts. (*LF*, 255-256)

L'influence de la palingénésie bonnétienne sur l'imaginaire futuriste de Bouilhet est encore plus évidente quand le poète se met à décrire la race d'êtres censée remplacer l'espèce humaine. Remarquons au passage que le fait d'aborder une thématique aussi éloignée de l'esprit positif des sciences a suscité les railleries des savants critiquant le penchant à fabuler du naturaliste suisse – mais en même temps, elle a inspiré de nombreux philosophes et écrivains au XIX^e siècle²⁵. Chez Bouilhet, le nouveau « maître attendu » (*LF*, 257) se distingue par des capacités inconnues à l'homme : il sait voler et vivre sous l'eau, son corps est plus beau que celui des humains²⁶. Le poète

24 C. Bonnet, *La Palingénésie philosophique*, op. cit., t. 1, p. 175, 249, 256-267.

25 Parmi lesquels P.-S. de Ballanche et C. Nodier, dans la première moitié du siècle, et C. Flammarion et J. Verne dans la seconde. Sur ce sujet, voir le chapitre 3 de l'ouvrage de J. Azoulai, C. Husti, M. Sukiennicka, *Geneza i palingeneza zycia*, op. cit.

26 On peut trouver des visions analogues dans *La Palingénésie philo-*

se sert du merveilleux et du sublime pour décrire cet être métamorphosé :

Il bondit sur les monts, tel qu'un chamois rapide,
 Il nage dans l'azur, aux grands aigles mêlé,
 Il marche au fond du fleuve, et sa forme splendide
 Luit à travers les flots comme un ciel étoilé. [...]

 Sur ton aile, ô désir, il franchit la distance ;
 Un regard de ses yeux perce l'immensité ;
 Il a l'instinct sublime et la sagesse immense,
 Sa force est dans sa grâce et dans sa volonté. (*LF*, 257-258)

Ce n'est pas seulement son corps qui est ainsi amélioré, mais aussi son intelligence qui se perfectionne lors de la palingénésie :

Ses sens multipliés font son esprit meilleur. [...]

 Ô terre, il a compris tes clameurs éternelles,
 Il sait quels mots profonds tu caches ici-bas,
 Sous ce langage obscur des choses naturelles
 Qu'avec ses sens grossiers l'homme n'entendait pas. (*LF*, 258)

Vivant enfin en harmonie avec toutes les créatures, qu'il comprend et cesse de manger, cet être nouveau participe à la rédemption de toute la nature qui n'est plus guidée par la loi du plus fort, comme ce fut le cas dans les chants précédents²⁷.

S'inscrivant ainsi dans la lignée de Bonnet et de ses héritiers littéraires, grands rêveurs et prophètes du destin post-humain de la vie, Bouilhet ouvre son poème sur une métamorphose infinie. De fait, même cet être apparemment idéal, tel que décrit dans le chant VI, sera remplacé par d'autres espèces encore plus évoluées. Là où l'on croyait atteindre l'apogée de la vision poétique, Bouilhet surprend encore – son Éden sur Terre est lui aussi périssable. Le poème finit

sophique de Bonnet (*op. cit.*, t. 2, p. 439).

²⁷ Voir notamment le chant II qui raconte les combats féroces entre les animaux préhistoriques.

par une longue adresse de l'ancienne humanité à la nouvelle pour énoncer leur destin commun :

Nous les voulions aussi, tes destins magnifiques ! [...]
Ne [nous] méprise pas ! les destins inflexibles
Ont posé la limite à tes pas mesurés :
Vers le rayonnement des choses impossibles
Tu tendras, comme nous, des bras désespérés. [...]
Tu n'es pas le dernier ! d'autres viennent encore
Qui te succéderont dans l'immense avenir ! [...]
Et quand tu tomberas sous le poids des années,
L'être renouvelé par l'implacable loi,
Prêt à partir lui-même au vent des destinées,
Se dressera plus fort et plus brillant que toi ! (LF, 262-263)

Les desseins de l'humanité – comme ceux du futur être amélioré – ne valent rien face au grand destin biologique de la vie. On l'aura remarqué, Bouilhet emploie ce terme plusieurs fois dans la dernière partie de son poème. Cependant, ce destin est paradoxal, parce qu'il est un destin sans desseins qui n'œuvre que pour sa propre éternisation. De fait, autant pour Bonnet la question du destin évolutif des espèces relevait d'une volonté de Dieu, infiniment bon et puissant, autant pour Bouilhet, le destin s'est tout à fait laïcisé : dans son poème, on a plutôt affaire à un crédo spinoziste, *Deus sive natura*, le vrai Dieu n'est autre que la nature, impassible mais éternelle.

bibliographie

Azoulay J., Husti C., Sukiennicka M., *Geneza i palingeneza życia w dziewiętnastowiecznej nauce i literaturze francuskiej*, Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM, 2022.

Bonnet C., *La Palingénésie philosophique, ou Idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivans*, Genève, Claude Philibert & Barthelemi Chirol, 1769.

Bouilhet L., « Les Fossiles », *Poésies. Festons et astragales*, Paris, Librairie nouvelle, 1859.

Cuvier G., « Discours sur les révolutions du globe et sur les changemens qu'elles ont produits dans le règne animal », [dans :] *Idem, Recherches sur les ossemens fossiles*, Paris, Chez G. Dufour et E. D'Ocagne, 1825.

Dord-Crouslé S., « La correspondance entre Bouilhet et Flaubert, à partir de *L'Éducation sentimentale* – et au-delà... », [dans :] V. Guignery (dir.), *Crossed Correspondences : Writers as Readers and Critics of their Peers*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2016. URL : <https://shs.hal.science/halshs-01076422>

Dupray L., « L'idée de chaîne des êtres, de Leibniz à Charles Bonnet », [dans :] *Dix-huitième siècle*, 2011, n° 43.

Flaubert G., *Correspondance*, Paris, Louis Conard, 1928, t. 3.

Flaubert G., *Bouvard et Pécuchet*, P.-M. de Biasi (éd. critique), Paris, 1999.

Pierssens M., *Savoirs à l'œuvre. Essai d'épistémocritique*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1991.

Ringuedé Y., « *Antediluviana*, poème géologique, Ernest Cotty, 1875 », [dans :] *Arts et Savoirs*, 2019, n° 12, DOI : <https://doi.org/10.4000/aes.2262>

Séginger G., « La réécriture de Cuvier : la création du monde entre savoir et féerie », [dans :] *Revue Flaubert*, 2013, n° 13, URL : <https://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=154>.

Séginger G., « Louis Bouilhet et Flaubert : l'invention d'une nouvelle poésie scientifique », [dans :] M. Louâpre, H. Marchal, M. Pierssens (dir.), *La Poésie scientifique, de la gloire au déclin*, ouvrage électronique, mis en ligne en 2014 sur le site Épistémocritique. URL : <https://epistemocritique.org/louis-bouilhet-et-flaubert-linvention-dune-nouvelle-poesie-scientifique/>

Séginger G., « Flaubert : des savoirs du vivant à la pensée en style », [dans :] *Arts et savoirs*, 2020, n° 14, DOI : <https://doi.org/10.4000/aes.3111>

Schaeffer J.-M., *La Fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard, 2007.

abstract

Destiny and designs of life in Louis Bouilhet's *Les Fossiles*

In the poem *Les Fossiles* (1854), Louis Bouilhet tells the story of the evolution of life. Inspired by various naturalists, he imagines the emergence of life on Earth, the birth of species, and their extinction followed by the emergence of new forms of life. The destiny of humankind is subordinate to this law of nature: humans will be supplanted by more perfect beings. The purpose of this article is to consider the influence of Charles Bonnet's palingenetic philosophy on Bouilhet from the perspective of epistemocritical methodology, allowing the identification of epistemological transfers between the work of the naturalist and that of the poet.

keywords


Louis Bouilhet, Georges Cuvier, Charles Bonnet, paléontologie, palingénésie, fin de l'homme

mots-clés

Louis Bouilhet, Georges Cuvier, Charles Bonnet, paléontologie, palingénésie, fin de l'homme

marta sukiennicka

Marta Sukiennicka est maîtresse de conférences en littérature française à l'Université Adam Mickiewicz. Ses recherches portent sur l'œuvre de Charles Nodier et les rapports entre la littérature et les sciences du vivant au XIX^e siècle. Auteure d'une quarantaine d'articles et de deux ouvrages monographiques : *Éloquences romantiques. Les années de l'Arsenal* (2020) et *Geneza i palingeneza życia w dziewiętnastowiecznej nauce i literaturze* (2022, avec Juliette Azoulai et Carmen Husti). Actuellement elle dirige le projet scientifique « Palingénésies au XIX^e siècle : une étude épistémocritique » financé par le Centre National de la Recherche Scientifique.

PUBLICATION INFO		
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681	
Received : 29.01.2023 Accepted : 17.03.2023 Published : 30.06.2023	ÉTUDES ASJC 1208	
ORCID : 0000-0002-0683-0860		
M. Sukiennicka, « Destin et desseins du vivant dans <i>Les Fossiles</i> de Louis Bouilhet », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2023, nr 34, pp. 155-170. DOI : 10.4467/23538953CE.23.016.17933		
www.ejournals.eu/CahiersERTA/		
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).		